

crépidité; même dans la nature, son influence paraît toujours dégradante. Les poètes le représentent comme doué d'une jeunesse éternelle, mais parmi ces ruines je ne vois en lui que caducité et je ne distingue aucunes traces de rénovation.

J'avais à peine terminé cette phrase en imagination, que ma rêverie devint plus profonde; les ruines qui m'environnaient parurent s'évanouir devant mes regards indécis; la lumière de la lune devint plus intense, et son disque argenté parut répandre un fleuve de lumière. En même temps que les organes de ma vue paraissaient si singulièrement affectés, les sons les plus mélodieux emplirent mon oreille avec une douceur exquise, et cependant avec une puissance plus énergique et plus profonde que la mélodie la plus parfaite et la plus harmonieuse dont mes oreilles aient jamais été bercées. Il me sembla que je venais d'entrer dans un nouvel état d'existence, et j'étais si entièrement abandonné à la nouvelle espèce de sensation que j'éprouvais, que je perdis tout souvenir et jusqu'à la conscience de mon identité.

Tout à coup la musique cessa, mais la brillante lumière continua de m'envelopper, et j'entendis

une douce voix, basse et pourtant très-distincte, qui paraissait sortir du centre de la clarté. Les sons offraient d'abord le timbre musical de ceux d'une harpe, mais ils devinrent bientôt articulés, comme s'ils eussent préludé à quelque sublime composition poétique. « Tu es, comme tous tes
« frères, dit cette voix inconnue, complètement
« ignorant de tout ce qui constitue ta propre na-
« ture; ignorant du monde que tu habites, de tes
« destinées futures et du plan de l'univers; et ce-
« pendant tu as la folie de croire que tu connais
« le passé, le présent et l'avenir. Je suis un esprit
« non incarné, supérieur à toi de quelques degrés,
« quoiqu'il y ait des millions d'êtres autant supé-
« rieurs à moi en puissance et en intelligence que
« l'homme est au-dessus du plus vil et du plus
« frêle reptile qui rampe à ses pieds. Je puis t'ap-
« prendre quelque chose. Laisse ton esprit s'aban-
« donner entièrement à l'influence que j'exercerai
« sur lui, et tu verras rapidement corrigées et
« éclairées tes vues sur l'histoire du monde ter-
« restre et sur le système céleste que tu habites. »

L'éclatante lumière s'éclipsa en ce moment; la voix douce et harmonieuse, qui était la seule manifestation de la présence d'une intelligence supérieure, cessa de se faire entendre. Je me trouvai

plongé dans l'obscurité et dans le silence ; et bientôt il me sembla que j'étais transporté sur un fleuve d'air, sans éprouver d'ailleurs aucune autre sensation que celle de traverser rapidement l'espace.

Pendant que j'étais encore en mouvement, une clarté sourde et brumeuse, comme celle du crépuscule dans une matinée pluvieuse, occupa le champ de ma vue, et petit à petit je remarquai qu'une vaste campagne couverte de forêts et de marais se développait devant moi. J'aperçus des animaux sauvages paissant au sein d'immenses savanes, et des bêtes fauves, comme des lions et des tigres, venant les combattre et les dévorer. Je vis des sauvages nus se nourrissant des fruits des forêts et dévorant des crustacés, se disputant à coups de bâton les restes d'une baleine jetée sur le rivage. J'observai qu'ils n'avaient aucune habitation, qu'ils se cachaient dans des cavernes ou s'abritaient sous des palmiers. Les dattes et les noix de cacao étaient la seule nourriture agréable que la nature paraissait leur avoir donnée ; elles n'étaient qu'en petite quantité et formaient un objet de convoitise. Je reconnus qu'un certain nombre de ces malheureux êtres humains, qui habitaient la vaste étendue ouverte devant moi,

avaient des armes garnies de *silex*¹ ou d'arêtes de poisson ; ils s'en servaient pour détruire des oiseaux, des quadrupèdes et des poissons, dont ils se nourrissaient sans les préparer par la cuisson. Leur plus grand régal semblait être certains vers, ou larves, qu'ils cherchaient avec une grande patience dans les bourgeons des palmiers.

Quand mes regards tombèrent sur les aspects variés de cette scène mélancolique, qui était alors éclairée par un soleil levant, j'entendis de nouveau la même voix qui m'avait surpris au Colisée.

Elle me disait : « Contemple la naissance des temps. Considère l'homme dans son état nouvellement créé, plein de jeunesse et de vigueur. Admires-tu ou envies-tu quelque chose de cet état? » — Comme ces dernières paroles se faisaient entendre, je fus de nouveau emporté par un rapide essor, et je me sentis sous la puissance d'une force implacable qui m'entraînait sur un fleuve

1. Il semble que Sir Humphry Davy ait prévu les découvertes récentes sur l'âge de pierre et des cavernes, auquel succéda l'âge de bronze. La continuation de ce récit montrera combien la doctrine du progrès est plus acceptable pour la raison humaine que la doctrine de la déchéance. C. F.

d'air. L'obscurité m'enveloppa de nouveau comme précédemment, et me tint pendant quelques instants dans une nuit profonde.

Bientôt une clarté indistincte se manifesta de nouveau devant mes yeux, et un vaste pays m'apparut, en partie inculte et en partie cultivé. Il y avait moins de bois et de marécages que dans la scène précédente. Les hommes étaient couverts de peaux de bêtes, et faisaient paître les bestiaux dans des pâturages fermés. Ici on voyait les cultivateurs occupés à la moisson ; là on voyait des moulins broyer le blé en farine ; plus loin on devinait la fabrication et la cuisson du pain. Les chaumières étaient fournies de toutes les commodités de la vie champêtre. Ce peuple était dans cet état de progrès pastoral et agricole que les poètes ont imaginé comme appartenant à l'âge d'or. La même voix, que j'appellerai celle du Génie, ajouta : « Regarde ces groupes d'hommes qui sont sortis de l'état d'enfance ; ils doivent leur propre avancement à quelques esprits supérieurs existant au milieu d'eux. Cet homme vénérable que tu observes là-bas, entouré d'une foule, leur enseigne à bâtir des chaumières ; de cet autre ils ont appris la domestication de certaines races animales ; d'autres, ils ont encore appris à con-

server le blé et à le semer ainsi que les graines et les semences des fruits. Ces arts ne se perdront jamais, une autre génération les verra se perfectionnant ; les maisons seront, dans un siècle, plus vastes et plus commodes, les troupeaux plus nombreux, les sillons d'or plus étendus, les marais seront desséchés et le nombre des arbres fruitiers augmenté. Il te sera donné d'autres visions de la succession des âges, mais comme tu es emporté par le fleuve qui descend de la période de la création jusqu'à l'époque actuelle, j'arrêterai seulement ton passage aux points convenables pour que tu puisses observer les événements démontrant les vérités que je veux te faire connaître, et qui te livreront le peu qu'il m'est permis de comprendre dans le plan de l'univers. »

De nouveau l'obscurité s'étendit autour de moi, le même essor m'emporta jusqu'au moment où une scène nouvelle parut s'étendre sous mes regards. Je décrirai cette scène et celles qui lui succéderont, et je rapporterai les observations dont les accompagna la voix de l'être merveilleux qui paraissait être mon guide intellectuel.

Dans le tableau qui suivit celui du peuple pasteur et agricole, je vis une vaste étendue de plaines cultivées, d'importantes cités assises au bord de

la mer, ornées de palais, de forums et de temples; des troupes de cavaliers étaient occupées à des exercices militaires; des galères étaient conduites par les rames sur l'Océan; les routes se croisant sur le pays étaient couvertes de voyageurs et de véhicules trainés soit par des hommes, soit par des chevaux.

Le Génie prenant la parole : « Tu vois l'état primitif de la civilisation humaine, me dit-il; les chaumières de la race précédente sont devenues des habitations perfectionnées et spacieuses, des palais et des temples dans lesquels l'utilité s'est mariée à l'ornement. Les hommes en petit nombre auxquels, comme j'en ai dit plus haut, on doit ces progrès, ont vu leur mémoire couronnée des honneurs divins. Les outils dont se sert cette génération sont uniquement composés de cuivre. Tu vois des hommes parlant aux foules qui les environnent, et d'autres qui distraient la foule en chantant ou en récitant des actes : ce sont là les premiers bardes et les plus anciens orateurs; mais toutes ces manifestations de leur pensée sont orales, car le langage écrit n'existe pas encore. »

La scène qui vint ensuite m'offrit à la fois les œuvres de l'imagination et du travail matériel. Un homme tenait entre ses mains les mêmes in-

struments que ceux de la serrurerie de l'art moderne; il portait un vase qui parut être de fer, au milieu des acclamations d'une multitude assemblée s'avancant en procession triomphale vers des autels consacrés par le nom d'Apollon à Delphes. Dans la même place, on voyait des hommes munis de rouleaux de papyrus, et écrivant avec des roseaux imbibés d'encre faite de suie de bois mélangée avec une solution de colle. « Contemple, dit le Génie, l'immense transformation produite dans la condition de la société par les deux arts dont tu vois l'origine : l'un, celui de rendre le fer malléable, qui est dû à un seul individu, à un Grec obscur¹; l'autre, celui de fixer les pensées sur des caractères écrits, art qui progressa graduellement depuis les hiéroglyphes que tu distingues sur ces pyramides. Désormais la vie humaine t'apparaîtra plus puissante et plus active. »

Un nouveau spectacle succéda de nouveau à ma vision. Je m'aperçus qu'on avait mis de côté

1. L'art de travailler le fer paraît remonter au règne de Minos I^{er}, qui vivait environ vers le milieu du xv^e siècle. L'histoire, qui garde avec tant de soins les noms des grands conquérants qui se sont servis du fer pour leur ambition personnelle, n'a point gardé le nom du travailleur qui a légué à la postérité l'art de fabriquer des instruments avec ce métal. C. F.

les instruments de bronze qui avaient appartenu au premier état social ; le fer malléable avait été converti en acier trempé, et cet acier était appliqué à mille usages de la vie civilisée ; des troupes s'en servaient pour les armures défensives et pour les armes offensives. Ces hommes, bardés de fer, quoique en petit nombre, subjuguèrent des milliers de sauvages et établirent parmi eux les arts et les institutions. Un petit nombre d'hommes, établis sur les côtes orientales de l'Europe, résistèrent, avec les mêmes engins, aux forces réunies de l'Asie entière. Je vis une bande héroïque mourir en défendant la patrie, vaincue par une armée mille fois plus nombreuse, et cette même armée, à son tour, forcée de disparaître et détruite ou mise en fuite des rivages d'Europe par les frères des patriotes martyrs ; ces hommes traversaient les mers, fondaient des colonies, bâtaient des cités, et partout où ils s'établissaient apportaient avec eux leurs arts particuliers. Les villes et les temples s'élevaient, des écoles s'établissaient, et les bibliothèques s'enrichissaient de rouleaux de papyrus. Ce même acier, qui dans les mains du guerrier était un instrument si formidable de destruction, était appliqué par le génie de l'artiste à donner naissance, dans un bloc de

marbre, à des formes même plus parfaites que celles de la vie ; les murailles des palais et des temples se tapissaient de tableaux sur lesquels apparaissaient les événements historiques dans la vérité de la nature rehaussée par la poésie et la pensée. La voix éveilla alors mon attention : « Tu as maintenant devant toi, me dit-elle, la vision de cet état de société qui est l'objet de l'admiration de la jeunesse des temps modernes, et dont le souvenir, accompagné des préceptes qu'il emporte avec lui, constitue une importante partie de ton instruction. Vos usages policés, vos organisations nationales et militaires, votre goût même dans les lettres et dans les arts, dérivent des modèles laissés par ce peuple ou par ses imitateurs immédiats, qui vont maintenant comparaître devant toi. »

Mes yeux s'ouvrirent, et je reconnus l'endroit même où j'étais assis au commencement de la vision.

Alors, au lieu d'une arène solitaire, je vis une immense multitude entassée sur les bancs du Colisée, théâtre orné de toutes les richesses que le monde entier pouvait lui fournir. Il y avait dans l'arène des animaux d'un genre étrange et qu'on voit rarement vivants dans l'Europe moderne : la

girafe, le zèbre, le rhinocéros et l'autruche des déserts d'Afrique au delà du Niger, l'hippopotame du Nil supérieur et le tigre royal des rives du Gange. Promenant mes regards sur cette Rome ressuscitée dans son activité et son éclat d'autrefois, cette ville, traversée par ses aqueducs gigantesques, apportant l'eau même des Apennins neigeux, s'offrit à moi dans toute la splendeur de ses palais et de ses temples, et me parut être plutôt la création d'un pouvoir surnaturel que l'ouvrage de la main humaine ! Laissant mes regards s'étendre au delà de la cité jusqu'à la campagne qui l'environne, je vis pour ainsi dire toute la face du monde ancien embelli des modèles en miniature de cette métropole magnifique. Partout où le Romain a conquis il a civilisé. Partout où le Romain a porté ses armes, là aussi il a fixé ses pénates ; et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'aux montagnes de la Calédonie, il paraissait n'exister qu'un seul peuple ayant les mêmes arts, le même langage, la même littérature... le tout d'origine grecque.

Bientôt l'aspect brillant de ce monde romain changea pour ma vue ; les conquérants et les héros disparurent, les villes se remplirent d'une population paresseuse et adonnée au luxe : ces fermes,

jadis cultivées par les guerriers qui quittaient la charrue pour commander les armées, étaient maintenant entre les mains des esclaves, et le corps des citoyens romains, dont le patriotisme s'insurgeait aux jours de danger, était remplacé par des mercenaires, qui mettaient l'empire aux enchères. Je vis un nombre immense de guerriers s'assembler au nord et à l'est, ne présentant d'autre indice de civilisation que leurs chevaux et leurs armes d'acier. Ils attaquèrent cet empire puissant ; ces villes furent pillées, ces monuments de l'art et ces œuvres de la littérature furent détruits ; la puissance romaine fut déchirée en lambeaux, et dévorée comme une proie sous la dent des bêtes fauves. La ruine, la dégradation, le malheur étaient devant moi ; mes yeux se fermèrent pour ne plus voir le désolant spectacle.

« Songe, me dit le Génie, à la triste fin d'un pouvoir que ses fondateurs tenaient pour éternel et invincible. Cependant, quoique la gloire et la grandeur militaires l'aient quitté, voici que les arts et les institutions qui ennoblissent la vie et l'embellissent, vont s'élever dans un autre état de société. »

Alors je vis l'Italie se relever de son abaissement, des villes avec des gouvernements s'organiser presque sur le modèle de l'ancienne Rome et

d'Athènes, et de petits États rivalisèrent dans les armes. Les restes des bibliothèques étaient conservés dans les monastères et dans les églises, qui, respectés même par le Goth et le Vandale, devaient garder pour la postérité ces précieux dépôts. Rome ressuscita de ses cendres devant moi; les fragments des statues trouvés dans les ruines de ses palais devinrent les modèles de l'art régénéré; des temples superbes ornés des plus brillants chefs-d'œuvre, se dressèrent dans cette ville, élevée dès lors au rang unique de capitale du monde chrétien. Une cité toscane lutta avec elle pour la prééminence, et la civilisation fit ressentir son influence en Italie du midi au nord.

« Maintenant, reprit le Génie, la société a revêtu son aspect moderne et plus permanent en apparence; songe au contraste qui se révèle entre l'état actuel des lettres et des arts et ce même état sous le monde ancien. »

Aussitôt des bibliothèques remplies de livres au lieu de rouleaux de papyrus se montrèrent à mes yeux surpris.

« Contemple maintenant, continua le Génie, la presse inventée par Faust¹. Par elle, les produits

1. Jean Fust, associé de Gutenberg. A notre avis, il a

de l'intelligence sont impérissables, et capables de se multiplier en nombre indéfini pour devenir l'héritage de l'esprit humain. Par cet art, au premier abord si peu remarqué, le progrès est assuré dans la société, et l'homme n'aura plus à s'humilier devant des scènes semblables à celles qui ont suivi la chute de l'empire romain. Considère les guerriers des temps modernes; la lance, la javeline, la cuirasse et le bouclier sont remplacés par le fusil et l'artillerie légère. Le moine allemand inventeur de la poudre n'a pas eu une minime influence sur le destin de l'humanité; les guerres sont moins personnelles; la force brutale est comparativement insignifiante; il faut maintenant

plus contribué par ses capitaux que par son génie à la formation de l'imprimerie par caractères mobiles et à l'application de la presse à bras au tirage. Les dernières recherches faites sur les origines de l'imprimerie donnent pour résultat définitif trois villes et quatre inventeurs. Les trois villes sont Harlem, Strasbourg et Mayence; les quatre inventeurs, Gutenberg, Faust, Coster et Schoiffer (1420-1430). Comme toutes les découvertes, celle-ci s'est faite par plusieurs efforts concourant au même terme. On confond souvent ce Faust (Jean Fust) avec le fameux magicien Faust du Wurtemberg, dont les faits et gestes ont fourni le thème de tant de poèmes et opéras. Il n'y a aucun rapport entre ces deux hommes, dont le second a été si singulièrement métamorphosé par la légende. C. F.

toutes les ressources de la civilisation pour maintenir une grande armée. L'or, l'adresse et la persévérance sont les éléments principaux du succès ; l'homme civilisé est infiniment supérieur au sauvage, et la poudre elle-même, assurant la durée à ses triomphes, garantit les nations cultivées contre les invasions des barbares.

« Il y a tant de ressemblance entre les deux ou trois siècles qui viennent de passer devant nous, qu'il ne faut prendre qu'une vue transitoire de leurs événements politiques et militaires. Toutefois, il ne faut pas que la vision de l'Europe moderne se passe sans que tu puisses juger de quelques autres résultats du génie, non inférieurs à ceux de la poudre et de la presse. Examine la science des philosophes grecs démontrée dans les écoles de l'Italie régénérée, tu la trouveras vague, obscure, et pleine d'erreurs ; les systèmes de philosophie ne servent qu'à aveugler l'esprit. Les astrologues, qui prétendent prédire par l'aspect des positions des planètes le destin des individus, emploient l'astronomie, la plus sublime des connaissances humaines, à faire des dupes ; dans les laboratoires, les alchimistes cherchent l'élixir de longue vie et la pierre philosophale ou l'art de convertir tous les métaux en or. Mais dans cet

âge d'erreur et d'obscurité, quelques vérités saisies par un petit nombre d'esprits supérieurs sont découvertes et deviennent l'héritage permanent du monde.

« Parmi tous les personnages de cette époque, il y en a deux que je te prie de bien remarquer. L'un, Anglais¹, traça les voies à la découverte des vérités scientifiques ; l'autre, Toscan², donna les preuves expérimentales des idées spéculatives de son frère dans la science. Un siècle plus tard, les académies se fondèrent en France, en Italie et en Angleterre ; là les sciences furent approfondies et le vrai système du monde enseigné. Quant aux progrès, dans la pratique, de la chimie, de la physique et de la mécanique, ils sont merveilleux ; et pour les apprécier en détail, il faudrait établir une comparaison entre l'état ancien et l'état moderne des sciences.

« Les vaisseaux du monde ancien, dont le moteur fut la main humaine, se font maintenant transporter par les vents ; une aiguille d'acier touchée par l'aimant dirige le marin « sur la mer orageuse aux perfides sentiers, » entre l'ancien et le nouvel

1. Le chancelier Bacon (1561-1626).

2. Galilée (1564-1642).